

La littérature québécoise, d'hier à demain

André Brochu

Volume 19, Number 3 (111), May–June 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30809ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, A. (1977). La littérature québécoise, d'hier à demain. *Liberté*, 19(3), 37–40.

andré brochu

la littérature québécoise, d'hier à demain

Pendant les années 60, la littérature québécoise a bénéficié d'un réveil de la conscience nationale : lancée à la recherche de son identité, notre collectivité a redécouvert globalement sa littérature et encouragé ses écrivains comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Sur le marché du livre, la demande du public lecteur a excédé et par conséquent stimulé l'offre, ce qui est, pour une littérature, la situation idéale : l'écrivain comble alors un besoin, répond à un appel, il se sent d'emblée justifié dans sa fonction, il travaille (ou peut travailler) dans une problématique du sens. Son travail a un sens, et dans son oeuvre, il donne du sens à l'effort de vivre et de créer.

Cette promotion des valeurs culturelles nationales s'inscrivait dans la lancée de la révolution tranquille, vaste déblocage : on assistait simultanément à la laïcisation des appareils d'Etat, à la libération des structures socio-culturelles, à la remise en question *relative* des fonctions d'autorité. Il s'agissait, partout, de réformer les modes de production existants. L'économie, dans notre société comme dans la plupart des sociétés occidentales, particulièrement nord-américaines, était en pleine expansion. Le marché du travail était ouvert, et l'humanisme se portait bien : les gens de ma génération avaient reçu une formation classique, ils croyaient encore dans la possibilité de jouer un rôle dans la société. L'accès aisé aux rôles professionnels entretenait cette relative illusion. L'avènement de la télévision et le développement de

l'informatique n'avaient pas encore commencé de modifier à la base le comportement culturel. Bref, une conception organique, totalitaire de la société, un certain optimisme de l'intellectuel et du créateur, la foi dans la possibilité d'un consensus collectif étaient de mise, et ils ont favorisé l'écllosion d'une littérature dynamique : éclosion d'autant plus puissante qu'elle succédait à plusieurs lustres de stagnation.

Après la répression qui suivit les événements d'octobre '70, le consensus collectif s'est défait, du moins pour l'intellectuel puisque le peuple, lui, n'a cessé de se rallier, toujours en plus grand nombre, au projet politique de souveraineté nationale. Disons que le consensus *culturel* s'est défait, et cela pour des raisons très nombreuses. Les intellectuels, dont le désintéressement est... légendaire, sont quand même fort sensibles, inconsciemment, aux mouvements de l'économie. Depuis 1970, les financiers et les intellectuels occidentaux sont devenus moroses, c'est connu. Les problèmes de croissance démesurée, de surproduction, d'inflation, de raréfaction des matières premières ont créé, ou en tout cas rendu plus aiguë une crise de confiance à l'endroit de l'Etat nourricier, inhabile à conjurer les démons de la récession. Par ailleurs, l'édition a été contrainte à la surindustrialisation (les éditions Quinze en sont un exemple récent), qui fait que le produit de qualité est facilement noyé dans la masse des imprimés. Les libraires, inondés de parutions, ne peuvent plus tenir sur leurs rayons que la marchandise qui se vend bien. L'essai universitaire et le recueil de poèmes sont les premières victimes de cette conjoncture.

Autre facteur : le public du livre québécois est demeuré à peu près ce qu'il était dans les années 60, ou même a eu tendance à diminuer, son pouvoir d'achat subissant en même temps une diminution radicale due à la hausse vertigineuse du prix du livre : donc, demande beaucoup moins forte, face à une offre qui a triplé ou quadruplé. Il y a de quoi démoraliser bon nombre d'écrivains, dont les livres ne s'écoulent plus qu'à quelques centaines d'exemplaires. Le marché est saturé. Dans une telle situation, on dirait que la « valeur d'usage », en l'occurrence la valeur culturelle du livre, en vient de plus en plus à coïncider avec sa valeur d'échange,

ou valeur marchande, le fait qualitatif est gommé au profit du fait quantitatif : un livre devient un livre parmi d'autres, sans plus. C'est sans doute un effet de la surproduction, dans le domaine culturel comme dans les autres, que la dévaluation générale des individualités. Le pluralisme idéologique, encouragé par tous les régimes politiques libéraux, l'éclatement du consensus socio-culturel qu'il entraîne, conduit à une atomisation du paysage culturel — qui risque d'ailleurs, à la longue, d'engendrer la réaction inverse, totalitaire. Au cours des années 60, un heureux foisonnement d'oeuvres avait succédé au vide de la nuit duplessiste. Il est normal que ce foisonnement ait pu dégénérer, à la longue, en prolifération anarchique. Un recentrement de la production est maintenant nécessaire, et l'accession au pouvoir d'un parti politique capable de recréer le consensus social devrait stimuler les initiatives en ce sens.

Mais la tâche ne sera pas facile. Car la littérature, aujourd'hui, ne peut plus avoir le rôle et l'importance qu'elle avait dans la société pré-audio-visuelle. Il y a quelque chose d'un peu suranné dans ce commerce des solitudes, cette messe en chambre close que constitue la lecture ou l'écriture. De là l'assaut que mènent beaucoup d'écrivains contre le livre même, et qui n'est guère de nature à rétablir la confiance dans le livre. Car, comme il y a crise de confiance à l'endroit du pouvoir, et comme il y en a eu à l'endroit de la religion, de toutes les formes d'autorité, il y a crise de confiance à l'endroit de l'intellectuel et de l'écrivain. Cela est dû, peut-être, à l'émergence de forces de production nouvelles qui seraient en train de miner les modes de production et les rapports sociaux, selon le schéma marxiste bien connu. Malaise de civilisation, en somme, qui crée un hiatus entre le pensé, voire le pensable, et le réel : qui, aujourd'hui, peut prétendre comprendre le monde dans lequel il vit, apporter des réponses satisfaisantes aux questions que tout le monde se pose ? On trouve, certes, beaucoup de réponses sibyllines — les réponses claires sont, elles, manifestement insuffisantes — mais ces réponses sont fatalement à l'usage des esprits sectaires, dogmatiques, car elles exigent de leur public un acte de foi plutôt qu'un accord de la raison.

Le plus souvent d'ailleurs, nos modernes prophètes s'emploient à se condamner les uns les autres ou à condamner leurs devanciers plutôt qu'à proposer des solutions articulées.

Notre littérature, depuis '70, a cessé d'être le lieu de l'affirmation d'un projet d'existence collectif. Peut-être retrouvera-t-elle son pouvoir d'affirmation, en accord avec l'action du nouveau régime politique. Celui-ci devrait tendre à favoriser la participation collective au développement des forces de production, à faire de nous des *producteurs* alors que, jusqu'ici, nous nous sommes illustrés surtout comme consommateurs ! C'est là une condition essentielle pour que nous créions enfin une problématique culturelle saine, autonome, susceptible de filtrer, d'assimiler, de transformer les discours idéologiques qui nous viennent de l'extérieur et dont nous sommes honteusement tributaires. Nous n'avons pas encore réussi à tirer, de notre littérature, les éléments d'une poétique accordée à notre pratique de l'écriture. La réussite de cette entreprise permettrait un développement plus harmonieux des lettres au Québec : nous subirions moins bêtement le contre-coup de toutes les conceptions étrangères, et nous contribuerions même à l'évolution de l'ensemble des littératures francophones.

La littérature doit se réinventer elle-même, en fonction de la situation nouvelle qui lui est faite. Cette exigence est de toutes les époques, mais elle est particulièrement indiquée aujourd'hui. Nous devons en particulier accéder à un sens plus sûr de la véritable nouveauté. Il était facile d'innover dans les années 60, alors que la littérature existante était rare et traditionnelle. Cela est beaucoup plus difficile en situation de pluralisme, alors que toutes les voies existent virtuellement à la fois et tendent à s'annuler ou à se neutraliser les unes les autres. La véritable nouveauté consistera à retrouver le sens d'un réel collectif en pleine transformation, confronté aux problèmes nouveaux de la prise en charge de nos destinées politiques et sociales. Une révolution véritable est maintenant possible, et notre littérature pourra bien y trouver son essentielle incitation.

Janvier 1977